

« Désormais, l'amour est funeste. » Voici la dernière pensée qui assaille l'esprit de Floreana Fabres lorsque, de l'autobus brinquebalant, elle lit le large panneau « Bienvenus » à l'entrée du village. Par la vitre, la profondeur du bleu la surprend. Elle avait complètement oublié le ciel.

Floreana descend et s'étire. Trop d'heures de route alourdissent son corps, sans compter le roulis du ferry entre Puerto Montt et l'île, et les innombrables chemins de terre dans lesquels le bus s'est engouffré avant d'atteindre le village où se situe l'Auberge. Empoignant sa valise d'une main et son sac de l'autre, elle mesure ses forces : « J'en suis encore capable », se dit-elle. Des yeux, elle cherche la colline qui s'élève face à la mer et d'où, à la manière d'un spectre, se détache l'Auberge en arrière-plan. Transportée par le vent hivernal, pressée d'arriver, elle oublie le poids de ses bagages et, excitée, amorce son ascension. Sur le sentier poussiéreux, plongée dans ses pensées, elle regarde à peine l'église recouverte de tejuelas, encerclée de maisons et de bistrots. Comme sur toutes les places principales de villages – même les plus reculés – d'inéluçtables panneaux indiquent « mairie », « école », « pompiers », « dispensaire », « police »...

Le versant est encore plus raide après le village qu'elle vient de quitter.

Arrivée au sommet, elle devine au détour d'un bosquet cette curieuse construction de bois à laquelle son imagination avait donné corps. Son agitation est telle qu'elle n'entend pas la mer qui l'appelle d'en bas.

Soudain, un homme – ou son simulacre – fait irruption. Le dos courbé, le corps recouvert d'oripeaux de laine sale, les pieds nus, il bondit comme un lapin. Arborant un large sourire édenté, il marmonne quelque chose d'incompréhensible tout en soulageant Floreana du poids de sa valise. Elle le suit jusqu'à la porte de l'Auberge.

— Bonjour. Je m'appelle Maruja, se présente son hôte. Vous auriez dû nous aviser de votre heure d'arrivée... Et dire que vous avez porté cette valise toute seule ! Le Bossu l'aurait monté en un rien de temps... Vous êtes mademoiselle Floreana, n'est-ce pas ?

La dame se contente du timide sourire de Floreana en guise de réponse. Elle s'essuie à trois reprises les mains sur son tablier d'une blancheur immaculée avant de reprendre :

– Nous vous attendions. Bienvenue, bienvenue... Entrez, je vais immédiatement avvertir doña Elena que vous êtes là.

« Maruja », se répète Floreana pour elle-même en observant, plantée dans l'embrasure de la porte, l'épaisse silhouette obscure revêtue de son impeccable tablier. Une douce brise, qu'elle bénit en silence, balaie la fatigue de son visage. Elle songe qu'elle aurait souvent aimé se sentir ainsi. Quelle légèreté !

— Entre Floreana. Te voici chez toi.

Après avoir franchi le porche sous lequel est entassé du petit bois, Elena ouvre la porte du bungalow.

L'Auberge en comprend cinq pouvant accueillir chacun quatre personnes. « Je vais vivre trois mois parmi vingt femmes ; vingt et une avec Elena qui à elle seule en vaut au moins dix », médite Floreana en regardant autour d'elle, en humant l'odeur du bois et en savourant la tiédeur du poêle allumé dans le petit salon. Au centre de la pièce, une table, quatre chaises et un petit réchaud à gaz adossé au mur ne retiennent pas son attention. C'est un livre resté ouvert sur la table du petit déjeuner qui accroche son regard. Elle s'en empare : *New Economics in the United States*.

— Vraiment ? Qui lit ça ? demande-t-elle du ton de celles qui ne connaissent des mathématiques que les quatre opérations élémentaires.

Elena s'approche avec un calme qui, suppose Floreana, ne l'abandonne jamais.

— Constanza, sans aucun doute.

— Constanza ?

— Oui, ta colocataire de salle de bains.

— De salle de bains ?

— Oui, il n'y a qu'un lit par chambre.

— Tu n'as pas profité de l'espace pour en installer deux par chambre ?

— Non, Floreana. Pour guérir, il faut dormir seule.

Floreana regarde Elena et, se sentant assez stupide, ne trouve rien à lui répondre.

— Chaque entrée est indépendante, continue Elena dans son rôle d'amphitryon. Une fois dans la salle de bain, on peut fermer le verrou de l'autre porte.

Elle lui fait la démonstration. Floreana observe le rideau : « Y a-t-il une simple douche là derrière ? » Soulagée en apercevant la baignoire, elle respire. « Il ne me manque rien », se dit-elle en se souvenant de Guillén.

— Tu as de la chance. La salle de bains d'en face n'a qu'une douche, dit Elena comme si elle lisait dans ses pensées.

— Bon, nous la prêterons aux deux autres si elles ont envie de prendre un bain moussant, répond Floreana de bonne humeur. À propos, qui est Constanza ?

— Une fois que tu te seras reposée un peu, nous irons à mon bureau et je te dirai tout ce que tu as besoin de savoir. En tout cas, elle s'appelle Constanza Guzmán.

— Constanza Guzmán ? En personne ?

— Oui, la femme d'affaires. Tu la connais ?

— Personnellement non, mais tout le Chili a entendu parler d'elle. Elle passe constamment à la télé, on en parle sans cesse dans la presse, c'est une superwoman... Incroyable ! Je n'aurais jamais imaginé la rencontrer ici...

Une légère timidité l'envahit à l'idée de partager l'intimité d'une telle notoriété. Elena l'interrompt :

— Toña Paris est aussi dans ton bungalow.

Sa surprise est encore plus grande.

— L'actrice ?

— Oui. Elle-même, sourit son hôtesse.

— Mais Elena ! s'exclame Floreana admirative. Tu accueilles des personnes très en vue ici !

— Cela n'a rien d'étonnant, répond Elena. Ce sont souvent elles qui sont les plus tristes.

Tout est épuré, nécessaire, précis.

Floreana, étendue sur un couvre-lit blanc dont les milliers de motifs tricotés au crochet rejoignent le sol en de larges plis, se dit en le caressant que c'est le seul luxe de cet intérieur austère. Le bas plafond est

verni d'une enveloppe brillante qui illumine les murs de couleur brune. En plus du placard, il y a une commode, une table de nuit, une étagère et une petite table assortie de sa chaise. Elle s'imagine assise là, écrivant des lettres ou, si l'envie lui en prend, corrigeant sa dernière recherche, celle qui a irrémédiablement englouti de longues heures de sa vie.

Ranger ses affaires ne lui prend pas beaucoup de temps. Sa touche personnelle se résume à quelques livres rangés sur l'étagère et à deux photos posées sur la commode. L'une, petite en noir et blanc, est celle d'une fillette brune au regard sérieux qui lui ressemble beaucoup. L'autre, prisonnière d'un cadre en argent vieilli, représente une famille nombreuse : un grand nombre d'hommes et de femmes avec à leurs pieds des enfants, une ribambelle d'enfants, entourent le fauteuil sur lequel est assis un couple d'âge mûr. Floreana contemple ce traditionnel portrait de famille, la lignée d'une même espèce, la filiation de trois générations. Une troisième photo, celle dont elle étouffé le souvenir, a regagné l'intérieur de la valise. Elle l'a d'abord sortie avec les deux autres : dans son cadre en bois une femme âgée d'une trentaine d'années – un peu moins jeune que Floreana – à la chevelure sombre et au joli sourire dévoilant des dents éclatantes l'observe avec des yeux qui regardent sans voir ; un regard qui n'en est déjà plus un, mais qui tente pourtant de saisir la vie à travers des pupilles fixes, trompeuses comme dans toute photographie. Floreana n'est pas capable de supporter ces prunelles et décide de ranger le portrait dans sa valise.

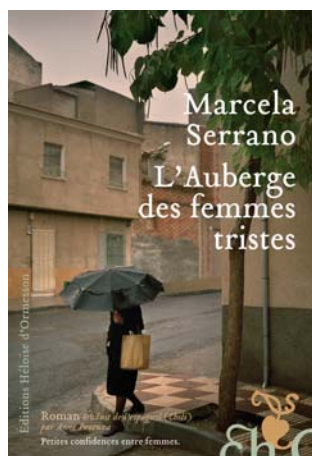
L'aura d'Elena inonde à tel point la chambre que les pensées de Floreana ne peuvent s'en détourner. Combien de fois sa sœur, Fernandina, lui a-t-elle parlé d'Elena ! Et elle n'exagérerait pas : une véritable clarté émane de cette femme. Floreana se souvient encore de leur première et unique rencontre, il y a des années de cela, en ce sombre jour à l'aéroport. La grandeur inhérente à cette silhouette est restée gravée dans son esprit. Fernandina était au seuil de l'exil, cramponnée au bras d'un mari qui n'est jamais revenu, déchirée entre la famille et les amis qui lui disaient adieu. Elena, quant à elle, faisait ses adieux définitifs aux activités politiques clandestines. Le départ de son amie Fernandina, avec qui elle travaillait, lui avait révélé d'un seul coup les paradoxes de son engagement. En fin de compte, elle sentait que ceux qu'elle aidait à ce moment crucial de l'histoire du pays abusaient de sa bonne volonté. « Drôle de combinaison que celle des bourges et des extrémistes, comme le disait alors Fernandina. Comme si les uns n'existaient que grâce aux autres, ceux-ci profitant systématiquement de ceux-là, de leur sentiment de culpabilité d'être issus d'un milieu bourgeois pour ensuite les rejeter. »

Fernandina lui avait expliqué qu'Elena n'avait jamais été militante. Elle était spontanément devenue *ayudista* – comme on appelait ceux qui participaient à la résistance sans vraiment en faire partie – du fait de sa générosité naturelle, de son envie de servir et de changer le monde, comme toute bonne fille des années soixante.

La formation universitaire d'Elena avait coïncidé avec le début de ces maudites ou bénites années-là et, très vite, elle avait senti son âme se diviser : d'un côté, son attrait pour l'excellence académico-professionnelle et de l'autre, sa vocation sociale. Ses études de médecine brouillèrent un temps cette opposition. Étant issue d'une riche famille de notables, il n'était pas surprenant qu'Elena ait envie de découvrir un autre monde, « le vrai Chili ». Pour rentrer en contact avec les « vrais gens », elle se mit à travailler au département d'Action sociale de la fédération des étudiants. Mais, bonne élève, elle entreprit un doctorat au sein d'une université étrangère et, ce faisant, elle rompit les liens avec un militantisme pour lequel elle aurait sans doute opté si elle était restée au Chili. À son retour au début des années soixante, elle trouva un pays politiquement polarisé, en pleine effervescence. Lors du coup d'État, elle put aider ses amis en disgrâce : elle était « propre » et pouvait piocher librement dans son infinie fortune... du moins celle de sa famille. C'est à cette époque qu'elle connut Fernandina. Elles travaillèrent un moment ensemble jusqu'à ce que cette dernière la mette gentiment en garde : « Ceux que tu aides t'exposent, lui dit-elle. Ils ne t'offrent aucune protection, ils sont malhonnêtes de ne pas t'informer des dangers que tu encours, ils profitent de

ta bonne foi. » Elena coupa toute relation avec la gauche de la résistance mais, ce rideau baissé, un vide l'envahit. Elle chercha alors une alternative à sa mission. Spécialisée en psychiatrie, elle voulait comprendre la vie des plus démunis et alla donner des consultations dans les quartiers populaires. Étonnée de la facilité avec laquelle elle réussissait à communiquer avec les femmes qu'elle soignait, elle sentit qu'au contact de celles-ci, sa sensibilité se développait. Selon Fernandina, cette expérience constitua le turning point d'Elena.

Elle est à l'Auberge : le temps ne va plus s'envoler. Floreana pourra sereinement observer Elena. Son regard se promène dans la chambre et s'arrête sur l'épais tapis de laine blanche. « Typique de l'île de Chiloé », se dit-elle en repensant au marché de Dalcahue où elle en avait acheté un. « Où peut-il bien se trouver aujourd'hui ? » Tant d'années et de maisons se sont succédé qu'il semble incongru de se poser une telle question. Elle fait doucement glisser ses mains sur le bois de maniu dont sont fabriqués tous les meubles et respire profondément. Elle a enfin la certitude d'être chez elle dans cette chambre. Sa chambre pour les trois mois à venir.



Marcela Serrano, *L'Auberge des femmes tristes*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2006 | www.heloisedormesson.com
ISBN 2-35087-030-8 | EAN 9782350870304 | 22 € | 288 pages |
Distribution/diffusion Interforum